

Les parures primitives

Autor(en): **Cahu, Théodore**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 23

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et les chroniques du pays, avez-vous jamais parcouru le premier volume de notre recueil des lois? J'en doute, car vous y auriez certainement remarqué, comme moi, ce qui a trait à l'organisation des municipalités, dans la loi du 18 juin 1803, portant à son article 1^{er} :

« Il y a, dans chaque commune, une municipalité composée d'un syndic, de deux adjoints et d'un conseil municipal de huit membres au moins et de seize au plus. »

Donc, au commencement du siècle, la municipalité de Lausanne comptait bel et bien dix-neuf membres, savoir seize municipaux, plus le syndic et deux adjoints.

C'était là, au moins, une municipalité d'attaque et capable de résister à n'importe quel Conseil communal. Qu'aurait-il fait contre dix-neuf?...

Et puis, quelle dignité dans la tenue et quel respect imposaient ces municipaux dont le costume était l'habillement bleu, à boutons jaunes unis, veste, culotte et bas noirs!...

On rira peut-être d'une municipalité aussi nombreuse; on dira sans doute que ce n'est point la quantité, mais la qualité qu'il faut rechercher aujourd'hui; c'est possible, mais les affaires augmentant chaque jour, la charge devient décidément trop lourde pour cinq: c'est le moyen de tout commencer et de ne rien finir.

Tandis qu'avec dix-neuf municipaux, comme autrefois, la besogne serait plus équitablement répartie, et nous sortirions peut-être de l'ère des *projets perpétuels*.

Afin de faire trêve aux critiques incessantes qui s'élèvent contre l'administration communale, de réduire au silence toutes les mauvaises langues, on pourrait, avec une municipalité de dix-neuf membres, procéder immédiatement comme suit, pour en finir rapidement avec tant de choses depuis si longtemps sur le tapis :

Quatre municipaux seraient chargés de régler définitivement, et avant la fin du siècle, la question des tramways;

Quatre autres étudieraient la création d'une salle de concerts et de grandes réunions;

Quatre autres n'auraient autre chose à faire qu'à relancer le Conseil fédéral jusqu'à ce qu'il mette enfin la main au bâtiment des postes. Il y a toute une jeune génération qui désire ardemment ne point mourir avant d'avoir vu cet édifice sortir de terre;

Quatre autres enfin, munis d'une baguette de coudrier, iraient à la recherche de sources d'eaux; et, en cas de mauvais temps, s'occuperaient de l'étude de chalets de nécessité, sans trop se presser cependant, dans cette matière ingrate, où la moindre faute peut

mettre le municipal en mauvaise odeur auprès de ses administrés.

Vous me demanderez sans doute ce que feront les trois autres membres de la municipalité. Eh bien, l'un aura la direction générale des affaires et les deux autres... Ma foi, les deux autres — pour vous plaire — feront procéder au curage du lac de Sauvabelin, de ce *lac aux herbes*, dont vous avez parlé il y a quinze jours, et dont l'aspect répugne, en effet, à la vue des promeneurs.

Voilà quelques idées sur l'administration municipale, monsieur le rédacteur; faites-en l'usage qu'il vous conviendra, et croyez-moi votre fidèle lecteur.

(Un vieux Lausannois.)

Les parures primitives.

Mon Dieu, que l'homme est bête!
Et la femme donc!

C'est la première pensée qui vient à l'esprit en constatant, dans ce curieux ouvrage, les *Parures primitives*, les moyens employés pour s'embellir.

Il est impossible, en effet, de ne pas se demander jusqu'à quel degré peut aller la bêtise humaine, en voyant les déformations, les mutilations, les souffrances, les horreurs et les sottises dont les hommes et les femmes sont capables sur eux-mêmes, sous le prétexte de se rendre plus beaux et de se faire admirer.

Quand Boileau écrivit :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal à mon avis c'est l'homme,

il est bien évident qu'il ne rééditait qu'une conviction, une affirmation vieille comme l'antiquité, mais franchement on reste abasourdi, stupéfait de voir qu'aujourd'hui encore, en Europe, en Asie, en Afrique et dans l'Océanie, c'est-à-dire dans toutes les parties du monde, la sottise est la même dans tout ce que l'homme inventa, invente encore chaque jour, sous le prétexte de s'embellir.

Et tout ce que l'auteur de ce livre raconte n'a rien d'imaginaire. Non seulement, il s'appuie sur les revues scientifiques, les recueils de voyages de l'abbé Prévost, de Bougainville, de Baker, de Livingstone, de Stanley, sur des publications qui font autorité comme celles de Charton, de Figuier, de Racinet, de Ménard, mais il y ajoute les preuves les plus convaincantes, les photographies et les dessins pris sur nature.

Et l'on reste vraiment confondu en voyant comment on comprend l'esthétique et quelles sont ses diverses manifestations dans les cinq parties du monde.

En Chine, on déforme les pieds. Au Brésil et au Pérou, chez les Omagnes et les Conibos, on opère la compression du crâne.

Aux Indes, c'est l'écrasement du nez. Dans l'Afrique centrale, au Zanzibar et au Brésil, déjà nommé, on pratique la mutilation des lèvres. Au Groenland, ce sont les joues. En Asie, en Amérique, en Océanie, on décore le nez d'une façon invraisemblable. A Santa-Cruz, au Japon, à Malabar, aux Indes, on perfore, on troue, on taillade les oreilles de toutes les façons possibles et imaginables.

Chez les Caraïbes, on se développe les jam-

bes d'une manière factice. Sans aller si loin, à Tunis, les femmes juives s'engraissent au moment de se marier d'une effroyable façon, la beauté ne consistant que dans l'amoncellement des chairs et de la graisse. Les plus belles sont celles qui sont incapables de se bouger.

Pour arriver à ce résultat, elles ne mangent pendant plusieurs mois que du chien rôti et une pâtée faite avec une sorte de farine de maïs.

J'en ai vu à Tunis de ces femmes. Elles sont horribles. C'est une masse informe, dégoûtante. Elles sont même d'autant moins suggestives qu'elles sont vêtues de petites vestes en soie et de culottes *collantes* également en soie et ne dépassant pas le genou.

Ailleurs, en Annam, à Ceylan, en Afrique, on se teint les dents. En Chine, le chic suprême, la preuve d'une grande noblesse, consiste dans la longueur des ongles, à tel point qu'il faut avoir des éteuis pour les renfermer et qu'un homme de haute distinction ne peut faire œuvre de ses dix doigts.

N'avons-nous pas connu le roi galantomo Victor-Emmanuel qui ne coupait qu'une fois par an l'ongle de son petit doigt et le donnait en cadeau — très recherché — à sa maîtresse privilégiée du moment.

Nous ne sommes point d'ailleurs sans posséder nous-mêmes une certaine dose de sottise. La question de mode joue chez nous un rôle important et l'on souffre volontiers pour se rendre... beau.

Nous n'admettons pas les mutilations qui sont encore très en honneur dans tant de pays, mais les femmes se martyrisent avec leurs corsets et se trouent les oreilles. Les hommes portent des faux-cols qui les font souffrir et des chapeaux hauts de forme qui sont ridicules et incomodes.

C'est la façon que nous employons en Europe pour montrer notre essence supérieure.

L'homme, en tous lieux, fait passer le superflu avant l'utile. Il se pare et, dans son désir de dompter la nature, il s'attaque à son propre corps. Il en modifie l'aspect et le rend absolument difforme en se disant qu'il sort de l'ordinaire. Cette pensée lui suffit.

L'homme et la femme ainsi.

Toutefois, cette histoire de la parure apporte elle aussi un témoignage de la loi du progrès. On y constate les efforts faits pour satisfaire aux exigences de la vie matérielle, pour flatter l'amour-propre, pour s'embellir et plaire.

Théodore GAHU.

(La France).

La cantata de Grandson.

Dein cauquiès dzo, lo 17 dè juin, onna demeindze lo tantou, la Choràla dè Lozena et ellia dè Vevâi sè vont méclliâ po derè, dein la granta cathédrala dè Noutra-Dama, la cantata dè Grandson.

D'aboo, sèdè-vo que l'est que 'na cantata?

Vo vo rassoveni bin dè l'histoire dè Gueyaume-Tè, coumeint Djan-Daniel la contève à cé tant regrettâ monsu Favrat. Eh bin, la cantata dè Grandson est oquiè d'approtseint, rappoo à 'na terriblia rebedoulâie que lè Suisses aviont